

Dimanche 12 mai.

Le village se réveille en fièvre. Au petit jour, plusieurs de nos voisins qui possèdent une auto, font leurs préparatifs de départ, entassent dans les voitures linge et vêtements et quittent le pays. Ces départs augmentent la nervosité ; d'autres quittent aussi le village avec des vélos, des brouettes ou des voitures d'enfants et suivent les réfugiés qui passent de plus en plus nombreux, se dirigeant vers le sud-ouest, par Raucourt. Nous tenons un conseil de famille, Andrée, ma belle-fille, nous déclare que, voulant sauver ses deux enfants, elle est décidée à partir en auto avec sa tante qui lui sert de gouvernante et les enfants ; le fils Pérot (vingt ans) garagiste, conduira l'auto. Ils iront à Le Blanc (Indre) rejoindre sa mère et toute sa famille qui, déjà partis dès 1939 y ont installé un commerce.

Ma fille Alice (Mme Jacquemin) veut partir également ; son auto dont les accus sont à recharger sera remorquée par la première jusqu'au prochain garage. En quittant Andrée, sa belle-soeur, elle se dirigera sur La Bernerie (Loire Inférieure) où elle a envoyé son mobilier quand son mari mobilisé, elle quitta Hannogne-Saint-Martin pour venir habiter avec nous et surtout pour le soustraire à la rapacité des soldats français qui, s'emparant de tout ce qu'ils avaient besoin, cassaient, brisaient tout.

Nous avons décidé, ma femme et moi, que nous irions habiter la ferme de notre fils pour continuer l'exploitation avec le ménage polonais qu'Andrée avait embauché depuis que Jean, son mari était mobilisé dans la marine, car nous savions par l'expérience de 1914 qu'une maison inhabitée était aussitôt pillée.

Nous chargeons à la hâte dans les deux voitures les effets les plus indispensables. Le repas de midi, pris en commun est expédié en vitesse et c'est les adieux émouvants.

À 13 heures, départ des deux voitures, la 1ère conduite par Pérot remorquant la 2ème conduite par Alice. Le démarrage se fait à grande vitesse, aussi, la voiture remorquée fait des embardées formidables d'une rigole à l'autre, le câble les reliant menaçant à chacune d'elle de se casser, tellement les à-coups sont brusques ; toute la population est sur rue, haletante ! Un cri unanime part de toutes les bouches : "il est fou, il va les tuer". En fait, ils ne pouvaient aller loin à cette allure, la catastrophe était inévitable. Heureusement, Andrée, tournée vers l'arrière ne quittait pas des yeux la voiture remorquée, elle vit le danger. À trois cent mètres du village, le passage à niveau de la ligne Sedan Verdun est fermé. Les voitures sont forcées de s'arrêter, les deux femmes, épouvantées, ne veulent plus aller plus loin et Andrée donne l'ordre à Pérot de faire demi-tour. Les voitures rentrent au village au grand soulagement de tous ceux qui les avaient vus passer.

Le Maire ne quitte plus la mairie où il se tient en permanence. Les cultivateurs lui ayant posé la question "Que faire du bétail ?". Il ne peut plus être question de l'évacuer à cause de l'encombrement des routes et de l'avance rapide de l'ennemi.

À 14 heures, il me fait appeler pour connaître mon avis sur ce sujet comme conseiller agricole.

Voici ma réponse: "tous les environs sont évacués par ordre et cet ordre ne tardera à nous parvenir, il faut donc, d'urgence rentrer des prés les vaches à lait pour les traire

une dernière fois et distribuer le lait à la population, puis reconduire au parc communal de la prairie les vaches et les veaux de lait. Ils y sont assurés d'avoir jusqu'à la fin de l'année et quel que soit le temps, de l'herbe et de l'eau à volonté, la Meuse entourant la prairie de 3 côtés et les veaux en tétant sauveront le pis des vaches. Il faut ouvrir tous les parcs qui sont à l'intérieur du parc communal ou y aboutissant, mais veiller à ce que les deux portes du parc communal soient fermées à l'ultime départ pour que les bêtes ne s'échappent pas. Pour cela, la dernière écurie qui mettra ses bêtes au parc devra doubler la fermeture de la porte avec du fil de fer. À Autrecourt, avec ce parc communal, nous sommes dans une situation privilégiée, il faut en profiter." Cet ordre, transmis par le Maire est exécuté ponctuellement.

Cependant que dans une activité fébrile, la population faisait ses préparatifs de départ, pour nous également, nous nous préparions à quitter le pays. Il n'était plus question de gérer la ferme, d'ailleurs le ménage polonais ne voulait pas rester davantage et tout le monde, même sans ordre d'évacuation était décidé à partir. Aussi, les sacs individuels de 30 kilos avec l'étiquette réglementaire s'alignaient devant chaque porte de la rue.

Soudain, à 18 h, les canons du 110ème d'artillerie, en position le long de la route de Raucourt, à 600 m. au sud-ouest du village, se mettent à tirer sur Carignan supposé pris par les Allemands ; les obus passent en sifflant au-dessus du village en même temps qu'on apprenait que la route de Raucourt était interdite aux civils. Il faut donc évacuer par Yoncq, l'unique route qui reste libre vers le sud.

Les habitants des hameaux de Brouhan et du Laveau ne pouvant partir par la route de Raucourt, refluent sur Autrecourt avec leurs sacs individuels qu'ils traînent sur de brouette et des voitures d'enfants.

Je fais graisser et atteler la charrette et le tombereau car les zouaves cantonnés ici, entre d'autres déprédations ont brûlé les fonds en planches des deux chariots, les rendant inutilisables, fidèles "aux habitudes qu'en Afrique on a pris" ; mais je me rends compte qu'avec ces deux véhicules, je n'emporterai que peu de choses. "Pourquoi ne prends-tu pas un chariot" me dit mon voisin Léon Bourgerie, veuf de 76 ans. Je lui explique mon embarras. "Viens chez moi me dit-il, j'ai des madriers pour remplacer tes fonds de chariot, en retour, je partirai avec toi". J'accepte avec empressement, fais dételer le tombereau et atteler 4 chevaux au chariot qui, conduit près de la maison Bourgerie est aussitôt remis en état pendant que je fais botter du foin et remplir quelques sacs d'avoine pour nourrir les chevaux pendant plusieurs jours.

Pendant ce temps, les femmes lancent du 1er étage la literie des enfants qui leur servira pendant l'exode, du linge et des vêtements aussitôt placés sur le chariot. Mais Rogain, l'homme de la commune désigné par le Maire pour me seconder car je suis fortement handicapé par mes rhumatismes et je marche très difficilement, s'impatiente de la lenteur du chargement, la peur le prend, surtout qu'il voit tout le monde partir.

Sur son insistance, je lui rends la liberté et il part aussitôt avec sa nombreuse smala (6 enfants et sa femme) en sortant ses sacs sur une brouette. Au fur et à mesure qu'ils sont prêts, les attelages démarrent, les poulains vont en liberté, suivant leur

mère. Peu de cultivateurs s'intéressent de leurs voisins vieillards ou malades. La proclamation du Maire n'est guère respectée. Certains cultivateurs partent même seuls avec leur famille.

Nous sommes les derniers à partir ; aussi, nous chargeons les sacs individuels de tous ceux qui n'ont pu trouver place sur les véhicules, soit 22 sacs que nous prenons en charge, la totalité des vieillards et infirmes de la commune, soit 4 de 78 ans à 83 ans et une infirme de 70 ans ; il faut hisser tous ces gens sur le chariot et il faudra à chaque étape, les descendre et les remonter ainsi en cours de route. Il faut aussi surveiller une pauvre vieille de 80 ans dont les facultés mentales sont déjà très réduites et que les émotions du départ ont anéantie ; elle devra être l'objet d'une surveillance étroite et constante, voulant descendre à chaque instant pour retourner chez elle.

Enfin, à 19 h, nous quittons Autrecourt non sans un douloureux serrement de coeur ; que de souvenirs, que de richesses nous laissons tous sur place et que nous ne retrouverons plus en rentrant. Mais, rentrerons-nous un jour ? À quoi bon se lamenter, tous les habitants d'Autrecourt sont comme nous. Ils sont partis en laissant surplace tout ce qui leur était cher. Nous les avons vus tous partir et pourtant il n'y a pas eu une scène de désespoir, tous les visages étaient tristes mais tous étaient résolus.

Nous emmenions nos 6 chevaux garnis et les 3 jeunes poulains mais nous abandonnions aux Allemands 36 bovins, 2 cochons, plus de 100 volailles et presque autant de lapins. À Autrecourt et Pourron, tous les chevaux ont été sauvés, par contre, les Allemands trouveront en entrant 339 bovins, 60 cochons, plus de 2 000 volailles et autant de lapins, tout le matériel agricole et les récoltes, les mobiliers, le linge et les vêtements et provisions de toutes sortes sont restés à l'ennemi. 2 cultivatrices méritent des félicitations spéciales, Mme Vve Leplan a emmené 2 vaches fraîches à lait derrière son chariot ; l'une d'elles est morte de fatigue à Mourmelon, à la 4ème étape, l'autre est allée jusque dans la Haute Vienne où elle a fait souche. Une cultivatrice de Pourron, Mme Albert Tintelin a fait preuve d'un courage exemplaire ; le mari et le commis de culture étant mobilisés, elle est partie seule emmenant tous ses chevaux et une vache, une hollandaise de pure race et l'a ramenée de l'Aube où elle était réfugiée. Elle avait aussi deux jeunes enfants à s'occuper. La même cultivatrice exploita presque seule pendant 4 ans, jusqu'au retour de son mari, prisonnier, une ferme de 36 hectares.

Notre convoi qui se compose du chariot attelé de 4 chevaux et de 2 poulains suivant leur mère est conduit par Pol, le domestique Polonais, sa femme Marie, Polonaise elle aussi, suit en vélo derrière, leur petite fille de 10 mois couchée dans son berceau et installée sur le chariot qui transporte également, en plus du linge et de la literie, les 5 vieillards. Il remorque la voiture d'Alice que conduit Pérot, avec Alice, ma femme, la tante Marthe et les deux enfants de Jean. Je conduis en guide la charrette avec 2 chevaux puisque je ne puis marcher, le 3ème poulain suit sa mère sur le côté ; j'ai en charge la totalité des 22 sacs individuels, quelques matelas pour le couchage et comme personnel, les 3 enfants de Robert Lagnier, ami de la famille et sa belle-mère ; lui-même, Robert Lagnier conduit l'auto de Jean avec Andrée, ma bru ; ils emportent les provisions. Elle préparera les cantonnements à l'étape et Robert s'occupera d'installer le dortoir commun à tous, en l'occurrence, une grange, avec ou

sans paille et quelques matelas ; suivent derrière en vélo, Mr et Mme Lagnier père et mère de Robert, sa femme Berthe et Germaine, sœur de Berthe. Mme Bernier, belle-mère de Robert est sur ma charrette, surveillant les enfants ; en tout, nous sommes 23 personnes transportées ou suivant les deux voitures en vélo. De plus un nombre presque égal de gens qui accompagnent leur sac que nous transportons sur nos voitures suivent à pied, mais desquels, dans les remous de la colonne, nous serons forcément séparés dès la première étape.